



HAL
open science

LES LIEUX COMME MÉMOIRE DES REPRÉSENTATIONS COLLECTIVES.

Marcel Calvez

► **To cite this version:**

Marcel Calvez. LES LIEUX COMME MÉMOIRE DES REPRÉSENTATIONS COLLECTIVES. : A propos de la localisation des légendes arthuriennes dans la forêt de Paimpont en Ille et Vilaine. Stéphane Laurens, Nicolas Roussiau. La mémoire collective. Identité et représentations sociales, PUR, pp.213-221, 2002, Didact Psychologie sociale. halshs-00487188

HAL Id: halshs-00487188

<https://shs.hal.science/halshs-00487188>

Submitted on 28 May 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES LIEUX COMME MEMOIRE DES REPRESENTATIONS COLLECTIVES.

A propos de la localisation des légendes arthuriennes dans la forêt de Paimpont en Ille et Vilaine

Marcel Calvez
Université Rennes 2

(2002)

Si la représentation peut être définie comme la présence de l'absence (Lefebvre, 1980), l'inscription d'un récit dans des lieux identifiés est un moyen majeur de produire une représentation. Halbwachs (1941) l'avait montré dans son analyse de la topographie légendaire des Evangiles en Terre Sainte en soulignant comment ces lieux particuliers qui ont perpétué la mémoire du Christ pour les premiers croyants, ont formé un système de correspondances spatiales se traduisant dans les itinéraires pour les pèlerins et assurant ainsi la perpétuation d'une mémoire collective. La topographie des Evangiles ne constitue pas un cas singulier d'inscription spatiale des représentations collectives. Bien au contraire, c'est le propre des territoires de conserver la trace d'événements réels ou supposés. Au fil des âges, au gré des usages, ces inscriptions se maintiennent, évoluent, disparaissent à mesure que le groupe qui en perpétue la mémoire se transforme.

La Bretagne est réputée abonder de ces lieux de mémoire. C'est sans aucun doute parce que, depuis le 18^{ème} siècle, des fragments particuliers du territoire régional ont été l'objet d'un regard qui cherchait à y trouver les vestiges d'une altérité culturelle et d'une histoire d'avant l'histoire (Bertho, 1980). C'est aussi parce que cette représentation naissante a été ancrée dans des itinéraires de visite qui se sont formés et consolidés par la pratique touristique dès la seconde moitié du 19^{ème} siècle. Des lieux particuliers sont transfigurés pour témoigner d'un passé dont la mémoire est réputée défailir et pour exprimer l'essence d'une identité de la province. Extraits de leur relatif anonymat, ils émergent comme des biens collectifs aptes à la pratique touristique. Ainsi se forment et se perpétuent des représentations qui manipulent le temps en se présentant comme une réhabilitation de la mémoire des lieux.

Par ses références aux légendes de la Table Ronde et par à une vision de la nature devenue objet d'un regard touristique, l'histoire de la localisation du site

légendaire du Val Sans Retour dans la forêt de Paimpont en Ille et Vilaine permet d'illustrer les dimensions de ce processus par lequel une représentation se territorialise et devient objet de mémoire. Cette invention a fait l'objet de publications (Calvez, 1989a, 1989b) dont les aspects essentiels seront repris pour discuter les relations qui se tissent entre des représentations et une mémoire collective par la médiation de l'espace.

L'INVENTION D'UNE TOPOGRAPHIE LEGENDAIRE

Le Val Sans Retour est le nom d'une vallée encaissée à l'extrémité occidentale de la forêt de Paimpont, près du village de Tréhorenteuc, à la limite des départements d'Ille et Vilaine et du Morbihan. Ce nom se rapporte à un épisode des Romans de la Table Ronde et fait référence à la vallée enchantée dans laquelle la fée Morgane retenait prisonniers les chevaliers inconstants dans leurs amours. L'appellation s'inscrit dans la topographie légendaire qui fait de Paimpont l'antique forêt de Brocéliande, cadre des aventures du Roi Arthur et de ses chevaliers.

Dans la forme que nous lui connaissons, cette appellation s'est formée au cours du 19^{ème} siècle. Au début de ce siècle, Brocéliande représente la forêt primitive supposée conserver les vestiges des origines celtiques de la Bretagne. Les mégalithes, faussement réputés être des monuments celtiques, sont le support de cette identification. Merlin représente la figure celtique par excellence et en assure l'articulation avec les Romans de la table Ronde.

Dans les années 1820, le tombeau de Merlin, un mégalithe comme il se doit, est localisé dans des forêts très différentes, dont la forêt de Paimpont (de Poignant, 1820). La spécificité de cette localisation, par rapport à d'autres identifications supposées du tombeau de Merlin, est d'être très vite reprise dans un système de références spatiales qui prend appui sur les Romans de la Table Ronde pour donner des significations légendaires à des lieux aux alentours, alors que les autres localisations ne se caractérisent pas par cette extension. A partir du tombeau de Merlin, les visiteurs portent un regard particulier sur les landes autour de la forêt et y voient la figuration d'un passé glorieux auquel la littérature sur le roman arthurien, en cours d'exhumation, leur donne accès. De proche en proche, les correspondances entre les lieux, les appellations locales et les épisodes de la Table Ronde se mettent en place jusqu'à surcharger de significations certains sites. Elles sont reprises dans les premiers guides touristiques qui cherchent à faire connaître « l'un des cantons de Bretagne les moins visités et qui méritent cependant de l'être » (Du Bois de Pacé, 1868).

Bellamy, en inventoriant les lieux historiques et légendaires de la forêt de Brocéliande, en établit la carte définitive en 1896.

Dans l'invention de cette topographie, le Val Sans Retour est un site intéressant à plus d'un titre. C'est en effet le premier endroit qui est associé au tombeau de Merlin et qui établit un lien direct avec les Romains de la Table Ronde à partir d'une équivalence supposée entre le Meu, une rivière locale, et un chevalier, Méliadus, mentionné dans le poème de Creuzé de Lesser, « La Table Ronde », publié en 1811. C'est d'autre part un site qui a connu deux localisations successives. Une première localisation le place en effet dans le Val de la Murette au nord-est de la forêt dans les années 1820 (Blanchard de la Musse, 1824). Mais ce site est oublié dans les décennies suivantes alors que l'identification de Paimpont à Brocéliande s'affirme. Ainsi on ne le retrouve pas dans l'ouvrage du Baron du Taya (1839) qui mentionne des lieux comme la fontaine de Barenton exhumés à partir de l'identification légendaire de la forêt. Entre temps, la construction d'une forge dans la vallée, en plein essor de la métallurgie locale, rompt les correspondances entre les lieux et les significations légendaires. En 1854, un visiteur évoque la vallée en ces termes : « en place de tours enchantées, [... le visiteur] trouvera une usine métallurgique dans laquelle le minerai se transforme non plus sous la baguette d'une fée, mais sous le souffle de puissantes machines [...] que l'industrie, fée de nos jours, fait marcher à son gré. » (Fouquet, 1854). Dès 1847, une mention est faite du Val sans Retour en lien avec le village de Tréhorenteuc (Cayot-Delandre, 1847). En 1853, dans le dictionnaire d'Ogée, la localisation est attestée dans l'actuelle vallée, tout près de terres que possédait le Baron du Taya.

Au-delà des éléments issus des sources écrites, sources rappelées ici pour ceux que l'évidence d'une implantation légendaire moderne chagrine, ce déplacement est intéressant à considérer car il permet de montrer comment les lieux doivent pouvoir correspondre aux représentations qu'ils sont appelés à porter. Cette correspondance se retrouve en creux dans la description que Bellamy (1896), qui inventorie et normalise les lieux légendaires de Brocéliande, donne du val de la Murette : « Nous rencontrons à notre gauche une cheminée d'usine et des bâtiments délaissés [...] qui choquent en ce lieu agreste et primitif. » Elle est explicite dans les descriptions de Ogée (1853): « Le territoire de Tréhorenteuc est coupé de vallons et de coteaux qui en font un véritable labyrinthe. [...] Peut-être inspira-t-il aux poètes l'idée du Val sans Retour. » ou dans les évocations faites par de Kermeleuc (1865) à l'usage des premiers touristes : « C'est une sorte de ravin profondément encaissé entre deux collines, qui n'a aucune issue [...] Les arbres ne paraissent plus en feu et les gémissements plaintifs ne viennent plus glacer le sang dans les veines. De

temps à autre, le cri d'un oiseau sauvage vient frapper à vos oreilles. Hormis ces bruits, le silence du désert vous entoure, les pensées austères qui germent dans la solitude ne tardent pas à envahir votre cerveau. Au près de ces rochers gigantesques qui surplombent des abîmes, vous vous sentez bien petit.» L'emphase est certes là pour extraire les lieux de l'ordinaire et pour susciter l'intérêt d'un touriste que les auteurs locaux voient comme quelqu'un habitué aux formes rocheuses de la forêt de Fontainebleau ou aux paysages de la Suisse. Mais la description tout d'abord significative d'un retournement par lequel les lieux portent en eux-mêmes la marque des représentations légendaires.

LES USAGES TOURISTIQUES DE BROCELIANDE

A l'heure actuelle, le Val Sans Retour est le lieu le plus fréquenté de la forêt de Brocéliande. Rien pourtant dans la formation des itinéraires touristiques du 19^{ème} siècle ne prédisposait ce lieu à devenir un site central. Eloigné de Paimpont, qui est le lieu d'accueil des touristes et de départ des visites, il fait partie d'un itinéraire de visite d'une journée, ponctué de points de vue à partir desquels le panorama de la Haute Forêt se découvre d'un seul coup d'œil. Dans l'itinéraire conseillé, le visiteur emprunte la vallée encaissée par l'amont, aboutit à un étang qui offre un point de vue ouvert, avant de remonter sur les landes et d'aboutir au bout de quelques kilomètres à la fontaine de Barenton. Le village de Tréhorenteuc en contrebas est ignoré. Ses activités agricoles sont abolies dans les récits touristiques : la lande est déserte, disent à l'unisson les guides, alors qu'elle est pour partie cultivée et pour partie utilisée pour faire paître un bétail de plus de 200 bovins et de 100 ovins, selon les estimations de l'activité agricole de l'époque (Calvez, 1984).

La place marginale du Val Sans Retour dans les itinéraires de visite de Brocéliande se continue jusqu'à ce que l'abbé Gillard, nommé recteur de Tréhorenteuc en 1942, ne rénove son église et ne la transforme en un musée de la Table Ronde. Affecté dans une paroisse délaissée et pauvre, où la fréquentation religieuse est quasi-inexistante, ce prêtre cherche à rompre le long isolement dans lequel l'évêché l'a mis. Pour cela, il réinvente la topographie légendaire de Brocéliande. Il fait restaurer son église en y mettant des vitraux figurant le saint Graal, en faisant réaliser des tableaux se rapportant aux légendes de la Table Ronde et un chemin de Croix dans lequel Tréhorenteuc figure Jérusalem, le Val Sans Retour le Golgotha et lui-même Jésus. Parallèlement, il crée les conditions d'un intérêt touristique pour son œuvre en faisant venir des visiteurs différents des touristes d'avant guerre, dont les militaires de l'école de Saint Cyr-Coetquidan toute proche, en suscitant des

excursions dominicales par autocar et en se proposant obligeamment comme guide local, en réalisant des brochures comme celle qui présente le Val Sans retour sur le 48° parallèle en pleine guerre de Corée autour du... 38° parallèle. Cette activité multiple et incessante fait de l'église de Tréhorenteuc l'équipement et le point de fixation d'une pratique touristique en pleine transformation dans les années 1950, et du Val Sans Retour le site associé à ce musée.

Le départ de l'abbé Gillard dans les années 1960, l'équipement touristique du canton à la suite de l'opération pilote d'aménagement rural (1963-1964) contribuent à dissocier le Val sans Retour de l'église et à en faire un équipement touristique propre par lequel l'est du département du Morbihan cherche à bénéficier de la renommée de Brocéliande, en se dénommant Pays de la Table Ronde. L'abandon des usages agricoles et forestiers sur les hauteurs du Val dans les années 1950 rend les landes propices aux incendies qui se succèdent de façon régulière de 1959 à 1990. Des aménagements qui visent à remédier à cet abandon sont opérés dans les années 1980 et 1990. Des aires de stationnement sont créées à l'extérieur du site, un étang est restauré, à la fois comme point de vue et comme réserve d'eau en cas d'incendie, des chemins sont tracés. Suite aux incendies de 1990, un monument composé d'un châtaignier brûlé doré à la feuille et entouré de pierres a été érigé en bas de la vallée, près du premier étang où tous les visiteurs accèdent ; les landes qui dominent la vallée sont plantées de feuillus.

Les lieux sont sans doute appelés dans les décennies à venir à évoluer du fait des aménagements qui se substituent aux usages agricoles et forestiers maintenant disparus. Toutefois, le paysage touristique et légendaire connaît depuis le 19^{ème} siècle une remarquable stabilité qui est appelée à se prolonger. Ce sont en effet les mêmes itinéraires et les mêmes points de vue qui servent de support au regard porté sur le Val Sans Retour et qui sont préservés dans les aménagements récents. S'il y a perpétuation d'une représentation, elle est d'abord dans ces itinéraires qui ont rendu les lieux accessibles et les ont socialisés à la pratique touristique, et dans ces sites privilégiés à partir desquels les visiteurs découvrent le paysage du Val Sans Retour. Les enquêtes réalisées auprès de visiteurs montrent que la fréquentation est socialement typée et que les significations que les visiteurs en tirent varient largement en fonction de leur capital scolaire et culturel. A priori, il n'y a rien de commun entre la famille populaire qui y vient après un repas de communion solennelle, les classes moyennes qui pratiquent régulièrement un loisir dominical cultivé et le druide qui vient y chercher la solitude lui permettant d'accéder à l'essence d'une celtitude. Pourtant, les usages qu'ils en ont et les significations qu'ils en

élaborent procèdent d'une même matrice de représentations qui a rendu ce lieu remarquable et qui fait justement qu'ils y viennent les uns et les autres chercher ce qu'ils s'attendent à y trouver. En s'enracinant dans le territoire sous forme de sites et d'itinéraires, les représentations de Brocéliande se prêtent à une appropriation par les usagers qui en assurent la perpétuation sous des formes singulières. Les écarts avec les représentations fondatrices de la topographie légendaire indiquent la variabilité sociale de la mémoire des lieux.

L'ASSISE D'UNE REPRESENTATION DANS LES LIEUX

L'invention de la topographie légendaire de la forêt de Brocéliande a été particulièrement réussie au point que les approximations de ses débuts se sont très vite effacées et qu'elle a pu se présenter comme l'exhumation d'un passé attestée par des toponymes comme Trecilien ou des lieux comme la fontaine de Barenton. Cette authenticité revendiquée à partir d'un « déjà-là » délaïsse le fait que les lieux qui servent de preuve sont distingués à partir du moment où l'identification de la forêt de la Table Ronde se réalise et où ils acquièrent une signification dans le cadre créé par cette identification. Ainsi, c'est après que la publication du « Roman de Rou » en 1827 qu'on voit dans la fontaine de Barenton dans laquelle il y a des émanations de gaz provenant d'un marais proche, la fontaine du roman qui bout tout en restant froide. Les significations légendaires viennent s'ajouter, voire se substituer aux significations locales de la même fontaine. Quand bien même des appellations anciennes auraient existé, elles acquièrent une valeur nouvelle à l'intérieur du cadre de référence résultant des actes de désignation opérés dans les années 1820. C'est parce que Paimpont est identifiée à Brocéliande que le canton forestier de Trécilien acquiert le statut de témoignage du passé. L'opération est comparable aux équivalences entre le chevalier Méliadus et la rivière du Meu (appelée aussi le Mel), mais elle peut nous sembler moins approximative ou moins arbitraire parce qu'elle reste dans un même ordre de réalités. Le système de correspondances spatiales qui se met en place à partir des années 1830 s'étoffe jusqu'à même saturer certains lieux de significations légendaires. Une fois la topographie établie et reconnue comme telle au-delà des cercles d'érudits, c'est à dire par la pratique touristique en plein essor, nulle autre forêt ne peut plus alors se réclamer de la légende. Ainsi, d'une forêt réputée couvrir l'ensemble de la Bretagne centrale, il ne reste plus qu'environ dix milles hectares qui, miraculeusement grâce à l'invention de la topographie, conserve l'ensemble des témoignages d'un passé glorieux aux confins de l'histoire et de la légende. L'implantation légendaire opère ainsi un jeu avec la temporalité et une réduction territoriale à l'image du musée qui

rassemble dans un temps unique et dans un espace restreint des éléments dispersés dans le temps et dans l'espace pour les représenter et pour les donner à voir.

La représentation promue par ces implantations est celle d'une forêt originelle, conservatoire d'une antique culture celtique de la Bretagne Armorique. On en trouve les prémices dans la redécouverte des Celtes dès le 18^{ème} siècle. Elle se développe au cours du 19^{ème} siècle d'une part dans la quête romantique d'un passé glorieux et d'autre part dans la correspondance qui se met en place entre les espaces d'inculture et la thématique des origines et qui fait des landes le conservatoire de la Bretagne authentique. Elle trouve une expression aboutie à la fin du siècle dans la représentation de l'histoire de la colonisation bretonne développée par l'historien de la Bretagne de la Borderie. Pour lui, depuis les Gaulois, le centre de la Bretagne aurait été occupé par une vaste forêt qui se serait étendue lors des invasions barbares. Lorsque les Bretons insulaires vinrent chercher refuge en Armorique, ils trouvèrent une « zone littorale dévastée, anéantie, brûlée, un rivage sans habitants et sans culture ; dans l'intérieur, entre les forêts, la vue courait sur de grands espaces vides, incultes, pleins de lianes et de ronces [...] L'habitation humaine en Armorique était un accident, la règle générale la ronce, le buisson, la forêt et son hôte la bête féroce ». Selon lui, les immigrants défrichèrent progressivement les zones littorales et s'attaquèrent à la forêt centrale au cours du 12^{ème} siècle « moment où elle allait disparaître du sol et où elle reprit une nouvelle vie, faite de mystères et d'effroi, dans les poèmes de trouvères » (La Borderie, cité par Dufief, 1997). Si les études historiques ont fait justice du mythe de la forêt centrale, elle traverse cependant la littérature sur Brocéliande comme matrice des représentations de l'espace légendaire. L'invention de la topographie légendaire permet d'articuler des représentations diverses et parfois disparates dans des lieux précis, bien avant qu'un discours savant, qui obéit à d'autres règles, ne les organise en un récit historique. La désignation légendaire inscrit ainsi des représentations sur une trame constituée par les lieux. Cette forêt primitive trouve à se localiser dans les landes et dans les friches. Ce paradoxe n'est qu'apparent car ces espaces ont alors un statut juridique indéterminé qui les rend aptes à des appropriations par des groupes sociaux divers. Ils sont ainsi accessibles à l'usage oisif des érudits, contrairement à la forêt où ne pénètrent que ceux qui y ont une activité de production. Le regard des découvreurs de territoires voit dans ces lieux, objet d'usages agricoles, une nature d'avant la colonisation humaine. La dénégration des activités de production agricoles qui y ont cours rend le territoire apte aux représentations d'une nature originelle dont ils se font les porteurs et dont les contenus légendaires sont les expressions immédiates.

Le tourisme qui se développe au milieu du 19^{ème} siècle prend ces représentations au moment où elles se cristallisent et il les institue comme formes légitimes de perception et d'interprétation des sites légendaires. Analysant le récit de voyage de Flaubert en Bretagne, Bertho (1999) remarque « Flaubert et Du Camp saisissent un phénomène qui commence à se faire jour dans les années 1840 : le déclin de la mode des voyages pittoresques et des « descriptions statistiques ». Alors qu'ils recherchent et visitent tout ce qui est vestige historique et paysage à connotation littéraire, ils refusent explicitement de s'intéresser aux éléments qui, dans le paysage, rappellent le monde contemporain. [...] L'intérêt du voyage se cantonnera désormais, pour les gens attentifs à l'air du temps, dans le domaine esthétique. » La mise en valeur touristique des représentations de Brocéliande procède d'une division des tâches. Les guides nationaux valorisent l'identification légendaire pour créer l'intérêt particulier de ce coin de Bretagne dans la diversité des lieux de visite proposés au touriste. Les guides locaux mettent en avant les sites paysagers et les points de vue dont la découverte et la contemplation constituent l'objet des itinéraires de visite. Ils ont un caractère prescriptif et normalisateur, indiquant au visiteur des manières d'être et des façons de voir légitimes.

Le touriste est un personnage qui produit peu d'écrits à caractère public. Il est alors difficile de rendre compte de la façon dont il s'approprie les représentations des lieux légendaires et des sites paysagers rendus aptes à sa pratique. Toutefois, quelques décennies plus tard, certains textes de visiteurs laissent entrevoir des représentations organisées autour du thème de la fragilité des lieux confrontés à des usages productifs. Ainsi Bellamy (1896), qui fait œuvre de réorganisation de l'espace légendaire : « Viendrait donc un temps où cette belle lande serait envahie par le faubourg empuanti d'une bourgade, d'une ville, une sorte de Batignolles avec un nom de pareille saveur ! Heureusement pour elle et pour nous, elle reste encore aujourd'hui la terre déserte que ne fréquente guère l'homme du 19^{ème} siècle », ou encore de Kermené qui écrit en 1919 à propos des coupes forestières : « Que restera-t-il donc de cette mer sylvestre ? Pauvre Brocéliande ». Ces coupes ont été largement moins importantes que l'exploitation à blanc de la forêt qui avait cours un siècle plus tôt, au moment de l'implantation légendaire. Entre temps, Brocéliande a été instituée comme paysage naturel. La transformation productive des lieux met en scène la fragilité des représentations devant les avancées du progrès. Ce sont ainsi des sensibilités contemporaines particulières qui, à l'intérieur du cadre spatial établi, donnent de significations aux lieux que le regard du visiteur appréhende comme la représentation d'une nature préservée.

LA MEMOIRE DES REPRESENTATIONS

L'implantation légendaire est un processus de mémorisation de représentations collectives par leur inscription dans les lieux. Contrairement aux apparences immédiates, il ne s'agit pas de la réhabilitation de représentations anciennes, mais au contraire de l'inscription spatiale de représentations du passé qui sont contemporaines des groupes qui en sont les porteurs. L'attribution de significations réputées anciennes à des lieux déjà constitués brouille les repères temporels et donne une épaisseur historique à ces représentations. On trouve là un processus comparable à celui que Halbwachs (1941) remarquait dans la continuité entre la mémoire des lieux d'Israël et la topographie des Evangiles qui permettait, par un ensemble de correspondances de prouver aux Juifs que Jésus était bien le Messie attendu.

Si la création d'une topographie est un processus de mémorisation, c'est parce qu'il donne une existence particulière aux représentations en les stabilisant dans des lieux et dans des manières de voir ces lieux, comme les points de vue et les paysages. Toutefois, leur inscription dans un cadre spatial permet d'en conserver la mémoire pour autant que les lieux ainsi marqués sont l'objet d'une fréquentation qui cherche à y retrouver la trace d'événements ou de significations qui leur sont associés. Halbwachs lui-même part de ce présupposé en faisant reposer son étude sur les récits et itinéraires de pèlerins, c'est à dire de ceux-là même qui vont en Palestine et portent un regard particulier sur les lieux qu'ils visitent en y cherchant les traces du récit des Evangiles. Le cadre spatial a cependant un rôle actif dans la perpétuation de cette mémoire puisqu'il permet aux visiteurs d'associer des représentations à des lieux singuliers dont ils éprouvent les qualités particulières et de les percevoir comme authentiques. L'itinéraire de visite se présente alors comme la forme particulière de perpétuation d'une mémoire collective qui a pour substrat les représentations de l'espace.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bellamy F., 1896, *La forêt de Bréchéliant. La fontaine de Bérenton. Quelques d'alentour. Les principaux personnages s'y rapportant*, Rennes, Plihon et Hervé, 2 vol. : 384 et 420 p.
- Bertho C., 1980, L'invention de la Bretagne. Genèse d'un stéréotype, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, 45-62.
- Bertho-Lavenir C., 1999, *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris Editions Odile Jacob, 435p.
- Blanchard de la Musse, 1824, Aperçu de la ville de Montfort-sur-le-Meu, vulgairement appelée Montfort-la-Cane, *Le lycée Armoricaïn*, 4, 22, 300-314.
- du Bois de Pacé, 1868, *Brocéliande en deux journées. Guide du touriste à la forêt de Paimpont*, Rennes, Leroy, 44 p.
- Calvez M., 1984, *Usages productifs, usages touristiques et aménagements d'un territoire. Le Val Sans Retour (1820-1984)*, Thèse pour le doctorat de troisième cycle en sociologie, sous la direction de M. Jollivet, Paris X-Nanterre, Groupe de recherches sociologiques du CNRS, 278 p.
- Calvez M., 1989a, L'invention de la forêt de Brocéliande, In : Mathieu N., Jollivet M. et al., *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui.*, Paris ARF Editions L'Harmattan, 36-41.
- Calvez M., 1989b, Brocéliande et ses paysages légendaires. *Ethnologie française*, 19, 3, 215-226.
- Cayot-Delandre, 1847, *Le Morbihan, son histoire et ses monuments*, Vannes, Caudéran, 561 p.
- Creuzé de Lesser, 1811, *La table ronde. Poème*, Amable Goblin et Cie, 4^{ème} édition précédée d'une préface, Paris, 1829 XXXII + 420 p.
- Fouquet A. 1854, *Guide des touristes et des archéologues dans le Morbihan*, Vannes, Caudéran, 154 p.
- Dufief A., 1997, *Les cisterciens en Bretagne. 12^{ème}-13^{ème} siècle*, Rennes, PUR, 264 p.
- Halbwachs M., 1971 (1941), *La topographie légendaire des Evangiles en Terre Sainte. Etude de mémoire collective*, Paris, PUF, 171 p.
- de Kermeleuc L., Une excursion dans la forêt de Brocéliande, *Le conteur breton*, 5, 1 et 6, 9.
- de Kermené R., 1919, Une excursion dans la forêt de Paimpont, *Buhez Breiz*, 214-219, 237-240.
- Lefebvre H., 1980, *La présence et l'absence. Contribution à la théorie des représentations*, Casterman, Tournai, 245 p..
- Ogée, 1853, *Dictionnaire historique et géographique de la Province de Bretagne*, Nouvelle édition revue et augmentée par MM. Marteville et Varin, Rennes, Deniel, 990 p.

de Poignant J., 1820, *Antiquités historiques et monumentales à visiter de Montfort à Corseul*, Rennes, Duchesne, 192 p.

du Taya, 1839, *Opuscules bretons. Brocéliande, ses chevaliers et quelques légendes*. Recherches publiés par l'éditeur de plusieurs opuscules bretons, Rennes, Vatar, III + 359 p.